

BIODIVERSITE ET ENJEUX

Membre actif de mouvances émanant de la société civile j'aborderais ce thème sous deux aspects :

- comprendre ce qu'est la biodiversité, son importance et ses impacts connus sur notre espèce
- Pourquoi y a-t-il eu dégradation de la perception de cette importance dans l'espèce humaine ?

Bien entendu tout ceci doit être ramener à notre quotidien Néo-Calédonien car ces rencontres n'auraient pas de sens si elles n'avaient pas pour buts, à la fois, de prendre conscience des potentialités de notre environnement immédiat et de donner envie à chacun d'entre nous d'en percevoir l'intérêt individuel et collectif.

Avant d'entrer dans le sujet et pour tenter de bien amener la réflexion de chacun un exemple paraît particulièrement bien adapté, c'est celui des hydrocarbures : si nous connaissons, aujourd'hui, un développement planétaire exponentiel, nous le devons aux hydrocarbures. Ces hydrocarbures ne sont rien d'autre que de la vie détruite par des événements climatiques et géologiques dont nous avons bien du mal à imaginer l'intensité. Quand nous nous roulons dans nos voiture, nous consommons des produits issue de l'industrie, nous brûlons les cadavres enfouis d'une biodiversité dont les derniers représentants vivants sur la planète sont probablement ici, autour de nous, sur ce morceau de Gondwana : la Nouvelle-Calédonie.

Comprendre ce qu'est la biodiversité, son importance et les impacts connus sur notre espèce

Il faut bien, avant toute chose, expliquer ce que signifie le mot biodiversité : Il s'agit de la diversité des populations , des espèces et des écosystèmes, considérée à l'échelle locale, régionale ou mondiale.

L'extinction des espèces s'accélère à un rythme inquiétant. Selon certaines estimations, jusqu'à 10 000 espèces disparaissent chaque année. Avec des conséquences bien plus graves que ce que beaucoup imaginent. Beaucoup de scientifiques attirent l'attention des politiques et des industriels sur les dangers et la conséquence potentielle d'un affaiblissement de la biodiversité.

Avant toute chose il faut faire une distinction entre les phénomènes de pollution, changements climatiques et perte de la diversité génétique. Les premières peuvent être sujets à des modifications voire des inversions mêmes si ces désordres sont périlleux. La perte de la diversité génétique est, elle, irrémédiable. Aucun d'entre-nous n'a, bien entendu, pour objectif de détruire ces espèces et d'affaiblir la bio diversité mais les spécialistes sont unanimes sur un point : 20% des espèces vont disparaître dans les 30 ans qui viennent.

Monsieur WILSON professeur à Havard déclare que c'est impardonnable car il a fallu quelques à plusieurs millions d'années pour que ces espèces parviennent au stade actuel. L'homme est responsable de leur disparition à des vitesses de l'ordre de 100 à 1000 fois supérieures à la moyenne de longévité connue.

Mais il est difficile à notre échelle citoyenne de mesurer l'importance de ces pertes.

Comment, par exemple, un ouvrier de la SLN ou un demandeur d'emploi peut-il comprendre que ses perspectives de travail sont ralenties, voire, arrêtées parce qu'un Gecko unique au monde risque d'être détruit dans une zone que l'on projette d'exploiter ?

Nous pouvons comprendre l'intérêt de préserver la biodiversité à travers deux exemples.

1 - Le premier exemple nous montre comment un problème digestif chez la mouche peut contribuer à faire disparaître un puissant empire.

Au 6ème siècle de notre ère, à Constantinople (Istanbul), la ville dont l'empereur Justinien avait fait la capitale de l'empire Romain. La première grande pandémie de peste pris naissance dans cette ville (ou plus de la moitié de la population périt) et gagna l'Europe. Affaiblie la cité ne pût faire face aux attaques des peuplades du nord et du Sud. Ce fut le début du déclin de l'empire Romain.

Une explication scientifique vient d'être proposée à la fin de cette grande puissance mondiale. Voici l'enchaînement des phénomènes :

1) les romains sont très gros consommateurs d'ivoire qui vient d'Afrique Centrale et particulièrement de la région des grands lacs où vit le bacille de Yersin (autrement appelé peste).

2) Les rats accompagnent les cargaisons d'ivoire. Ils sont porteurs sains du bacille.

3) Les mouches se nourrissent du sang des rats.

4) Vers 535 le super volcan Krakatoa explose et pulvérise sur toute la planète une couche de fines poussières.

5) Les mouches voient leur appareil digestif bloqué par ces poussières. Le bacille peut se développer dans le sang absorbé par les mouches.

6) Le dérèglement digestif a une autre conséquence : les mouches deviennent boulimiques. Elles ne se contentent plus des rats comme nourriture et se jettent voracement sur les hommes et les femmes de la capitale Romaine qui contractent la peste..... Les ennemis de Rome attaquent et finissent par désorganiser l'empire.

Pour faire un peu d'humour, une mouche ayant mal digéré les poussières d'un volcan du Pacifique a permis une telle désorganisation du sous continent Européen que je me retrouve, ici devant vous, dans le Pacifique à vous parler de biodiversité.

Plus sérieusement j'essaie de m'attacher à vous faire comprendre à quel point les interactions dans la biodiversité sont complexes et peuvent avoir des conséquences aussi importantes qu'inattendues.

2 - Le deuxième exemple est, lui, contemporain. Il montre une conséquence possible de la perte de biodiversité.

Voici l'extrait d'une interview du professeur WILSON de l'Université Américaine de Harvard :

" En appauvrissant la diversité des formes de vie présentes sur la planète, c'est également à la productivité et à la stabilité des écosystèmes que nous portons atteinte.

La disparition des espèces entraîne aussi la disparition des produits naturels qui dépendaient de leur existence, et ces pertes sont considérables. L'illustration parfaite est le *Callophyllum lanigerum* - un petit arbre que l'on trouve dans le Sarawak, à l'extrémité nord de l'île de Bornéo. Un criblage aléatoire nous a permis ici, à Harvard, de mettre en évidence une substance qui s'est révélée active contre le virus du sida. Une étude plus fine a montré qu'il s'agit d'un inhibiteur de la transcriptase inverse, qui enrayer la multiplication du virus. Mais lorsqu'on est retourné à Bornéo pour prélever d'autres échantillons, la forêt environnante avait subi une coupe rase et l'arbre avait disparu.

Retrouver d'autres spécimens de cet arbre relativement rare a pris du temps. Une telle découverte n'aurait jamais eu lieu si cette espèce avait totalement disparu, ce qui aurait très bien pu arriver avant que quiconque lance cette étude. "

Nous voyons, dans ce cas, combien notre ignorance est grande et combien la moindre perte de biodiversité peut avoir des conséquences sur notre devenir.

En appauvrissant la diversité des formes de vie présentes sur la planète, c'est également à la productivité et à la stabilité des écosystèmes que nous portons atteinte.

Essayons de faire le point des problèmes environnementaux les plus complexes qui nous attendent à l'aube du nouveau millénaire

la dégradation des sols et la perte de ressources naturelles non renouvelables, irremplaçables, notamment le milieu naturel, sous l'effet combiné de la croissance démographique et de la propension de tous les habitants de la planète à consommer davantage pour améliorer leur qualité de vie.

Aujourd'hui, l'empreinte écologique - c'est-à-dire la superficie de terres productives utilisée par habitant pour la production alimentaire, la gestion de l'eau et des déchets, l'habitat, les transports et d'autres besoins de base - est d'environ 4,5 hectares aux États-Unis, alors qu'elle est inférieure à 0,5 hectares dans les pays en développement. Or, 80 % de la population mondiale vit dans ces pays et c'est là que se concentrera la croissance démographique au cours des prochaines décennies. Cela signifie que les ressources de la planète, sa flore et sa faune vont subir des pressions considérables, car ces populations chercheront naturellement à augmenter leur empreinte écologique.

Nous devons dresser un inventaire des " points chauds " de la planète et tout mettre en oeuvre pour les sauvegarder. Par " points chauds ", j'entends les milieux naturels qui recèlent le nombre le plus important de plantes et d'animaux que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, et qui sont eux-mêmes menacés de disparition. Hawaii est par exemple un des points les plus " chauds " de la planète : on y trouve les taux d'extinction les plus élevés et les espèces végétales et animales comptent parmi les plus menacées. Il faut également citer Madagascar, les forêts d'altitude de l'Équateur, la forêt atlantique du Brésil, les Ghâts occidentaux de l'Inde, la forêt couvrant les versants sud de la chaîne de l'Himalaya ainsi que les récifs coralliens, qui sont de plus en plus menacés. Bien entendu la Nouvelle-Calédonie pour sa faune et sa flore autant terrestre que marine est un point chaud (Hot spot) classé comme tel par Conservation International depuis bien longtemps.

Maintenant que nous avons pris toute la mesure de la catastrophe, il ne sert à rien de nous lamenter. Pour le siècle qui vient, nous devons mettre sur pied une stratégie qui nous sorte de cette impasse, et cela suppose que nous mobilisions tout ce que la science et la technologie ont de mieux à offrir. Cela exige aussi que l'opinion publique mondiale cesse de mesurer le succès et le progrès selon une logique purement économétrique et qu'elle adopte, au contraire, une éthique écologique dont la véritable priorité sera la qualité de la vie pour toutes les générations à venir.

C'est une des grandes question que se pose la FAO dont vous pourrez trouver les réflexions sur la biodiversité agricole.

www.fao.org

La biodiversité agricole couvre toute la variété et la variabilité des plantes, animaux et micro-organismes importants dans l'alimentation et l'agriculture, et qui découlent des interactions

entre l'environnement, les ressources génétiques et les systèmes et pratiques de gestion utilisés par les hommes. Depuis des millénaires, ceux-ci combinent, modifient et gèrent les plantes et les animaux, tant sauvages que domestiques, dans des systèmes agricoles complexes et divers. Par définition, les agro-écosystèmes incluent nécessairement les hommes et leurs institutions et la diversité biologique qu'ils utilisent et influencent de par leur quête de divers objectifs sociaux et de leurs définitions du bien-être.

D'une manière générale, les systèmes de subsistance dynamiques et complexes dépendent de la diversité des animaux et des plantes, tant sauvages qu'à divers stades de domestication. Différents types de biodiversité agricole ("cultivée", "élevée" ou "sauvage") sont utilisés par des individus différents à des moments et en des endroits différents, et contribuent ainsi de manière complexe aux stratégies de subsistance. Il est indispensable de comprendre comment la culture, l'élevage, la pêche, le ramassage, l'utilisation et la commercialisation des divers types de biodiversité agricole sont différenciés en fonction de la richesse, du sexe, de l'âge et de la situation écologique des consommateurs pour évaluer leur valeur économique globale.

La biodiversité agricole ne contribue pas seulement à l'alimentation et à la sécurité alimentaire, elle peut aussi servir de base à l'éco-tourisme et à la régénération des systèmes alimentaires et des économies rurales.

Biodiversité marine : les récifs coralliens de Nouvelle-Calédonie

Caractérisés par un extraordinaire foisonnement d'espèces, les récifs coralliens constituent l'un des écosystèmes les plus complexes de l'océan mondial. La richesse en espèces est maximale dans les mers d'Asie du Sud-Est, puis montre un gradient d'appauvrissement Ouest-Est vers les archipels du Pacifique central et oriental. La Nouvelle-Calédonie, proche du cœur de diversité maximale, possède ainsi la deuxième plus grande barrière récifale du monde : ces récifs, "point chaud" de biodiversité, représentent un terrain de recherche unique pour les chercheurs de l'IRD et du MNHN.

Lifou : autant d'espèces sur 5000 hectares que dans toute la Méditerranée

L'Atelier Biodiversité LIFOU 2000 s'est déroulé à Lifou (Nouvelle-Calédonie, province des îles Loyauté) avec les moyens logistiques et scientifiques de l'IRD et le soutien de la fondation Total. Il a réuni une équipe européenne et régionale de 30 chercheurs. A la différence de la Grande-Terre, entourée d'un lagon, les récifs de Lifou plongent directement vers les grands fonds. La faune d'invertébrés n'y avait pas été étudiée depuis les pères missionnaires, il y a plus de 100 ans. Comportant plusieurs centaines d'espèces inconnues, les prélèvements seront étudiés par un réseau international de 120 systématiseurs.

Prenons garde en Nouvelle-Calédonie à conserver précieusement tous nos modes de production et même de favoriser les productions traditionnelles car c'est certainement le meilleur gage de préservation des espèces.

Les choses évoluent dans le bon sens puisque des efforts sensibles sont constatés sur toute l'étendue du Territoire : mise en réserve du Mont Panier, périmètres de protection des restes de la forêt sèches et action de reboisement, déblocage de fonds pour le reboisement de mines orphelines, réserves marines et montage du dossier de classement au patrimoine mondial de récifs coralliens.

Mais est-ce bien assez ? Revenons au discours du professeur WILSON qui répondait à un question sur la taille que devait avoir les réserves /

" La plus grande possible. Et je vais vous dire pourquoi. Si on réduit la superficie d'une réserve, ou de n'importe quel habitat, on réduit du même coup le nombre des espèces capables d'y survivre. La règle est en gros la suivante : réduire la superficie initiale de 90 % entraîne la disparition de 50 % des espèces présentes. Cette évolution peut sans doute prendre des années, mais c'est très rapide à l'échelle du temps écologique. "

A travers le monde de nombreux outils existent où sont impliqués Particuliers, ONG, chercheurs, laboratoires privés ou publics. Cependant cela est découpé en tranches pour être un peu moins trivial beaucoup trop de spécialisation freine une mesure efficace et globale de ce qui peut-être sauvé, préservé voire rentabilisé.

Les débats commencent seulement alors que le point de départ de ce qui devait être une prise conscience planétaire à Rio de Janeiro en 1992.....

Finalement, la vraie question est la suivante : l'industrialisation, en dépit des progrès et des comforts qu'elle nous a apporté, n'est-elle pas en train de sonner le glas de notre espèce ?

D'une certaine manière nous savons mieux utiliser la biodiversité au point d'être capables de la copier (chimie, pharmacie), de la modifier (O.GM) et même de la forcer (clonage). Il en est d'ailleurs ainsi de la matière que nous observons ou manipulons de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Il est étonnant pourtant qu'à l'instar des anciennes théories nous nous trouvons toujours être l'axe d'une symétrie immuable. Aujourd'hui nous sommes capables de voir ou d'envisager des ordres de grandeur de 10^{+37} dans l'infiniment grand et 10^{-37} dans l'infiniment petit.

Cette frénésie dans la recherche a des effets collatéraux dans les sciences et techniques appliquées. On peut même dire que cette course ne trouve aujourd'hui ses ressources que dans le monde pragmatique de ceux qui espèrent en tirer profit. D'où une perte d'intérêt global pour l'affaiblissement de la biodiversité jusqu'à ce qu'une série d'évènements climatiques, sociologiques voire politiques fassent naître une inquiétude ou, au moins un questionnement général.

- Pourquoi y- a-t-il eu dégradation de la perception de l'importance de la biodiversité dans l'espèce humaine ?

C'est ici qu'il faut distinguer les peuples premiers des nations dites civilisées.

Quand la nation Iroquoises réunissait en un powow toutes tribus, le chef qui était désigné pour ouvrir les débats utilisait une formule intangible dont la traduction donne ceci : " mes frères nous sommes réunis ici pour prendre des décisions qui peuvent avoir des conséquences sur 7 générations d'Iroquois. Que la sagesse préside à nos délibérations. "

Ils n'avaient pourtant que des arcs et des couteaux et ne risquaient donc pas de bouleverser leur biodiversité.

Les deux grands reproches qui sont généralement faits aux peuples autochtones quand l'Occidental ouvre des négociations avec eux c'est la notion de temps et une difficulté à trouver rapidement un négociateur décideur qui ne retourne pas sans cesse vers son groupe quand un élément nouveau apparaît dans la discussion. Si l'on y regarde de plus près on trouvera que cette attitude est un des fondements de la manière dont fonctionne la biodiversité. Mais aussi elle s'oppose à la notion de

développement telle que conçue par les Occidentaux.

Le champ traditionnel de l'économie, oublie que les rapports de l'homme et de la nature sont avant tout des rapports sociaux.

On ne surprendra personne en constatant que la notion de développement semble s'opposer en tous points à l'idée de sociétés dites primitives, puis traditionnelles, puis non modernes. Ces dernières tendraient à mettre l'accent sur la reproduction plutôt que sur la production, l'essentiel étant de transmettre aux générations futures ce que l'on a soi-même reçu, d'où la référence à la tradition. Dans ces sociétés, l'accumulation, quand elle a lieu en raison de grandes richesses naturelles, donne lieu à des phénomènes festifs et rituels de redistribution plutôt que de développement.

Les sociétés traditionnelles sont aujourd'hui prises en exemple pour leur attitude respectueuse envers l'environnement, qui leur permettrait, sans mettre en danger le milieu naturel, d'en tirer cependant toutes leurs ressources, et de le transmettre aux générations futures (voir par exemple le rapport Bruntland). La médiation entre la nature et l'homme se ferait dans ces sociétés, plus que par la transformation, par l'adaptation, autre concept important de l'écologie culturelle des années 60 et suivantes. Cela suppose des savoirs et savoir-faire, une culture, qui permettent à une société donnée de ne pas demander à son environnement plus qu'il n'en peut fournir, et de s'adapter à ce que l'on a nommé des contraintes. Par exemple, dans un milieu comme l'Arctique où relativement peu d'espèces, mais un grand nombre d'individus par espèces sont à un moment donné concentrés en un lieu et se déplacent, la société qui en dépend exploitera ces diverses espèces en se déplaçant de façon saisonnière.

Le problème est que nous positionnons notre rapport à la biodiversité n'est pas fondé sur la redistribution mais plutôt sur l'appropriation et la satisfaction de besoins immédiats, qu'ils soient réels ou suggérés par la société de consommation.

L'article 8 de la Convention pour la Biodiversité (CBD), qui concerne la conservation in situ, mentionne l'importance des savoirs autochtones. Au dixième paragraphe de cet article, le 8j pour les spécialistes, il est précisé que chaque signataire visera à "respecter, préserver et maintenir les connaissances, innovations et pratiques des communautés autochtones et locales qui incarnent des modes de vie traditionnels". Plus précisément, sera favorisée "l'application sur une plus grande échelle, avec l'accord et la participation des dépositaires de ces connaissances, innovations et pratiques". Enfin, dans le respect de la propriété intellectuelle, le partage équitable des avantages découlant de l'utilisation de ces connaissances, innovations et pratiques sera encouragé.

Depuis le Sommet de la Terre de Rio de Janeiro en 1992, et la publication de l'Agenda 21 qui reconnaît (Principe 22) que les peuples autochtones, en raison de leurs savoirs et de leurs pratiques traditionnelles, ont un rôle vital à jouer dans la gestion de l'environnement et le développement, ces savoirs font l'objet d'un grand intérêt. Qualifiés de traditionnels, autochtones ou locaux, on en trouve mention dans les programmes de toutes les organisations internationales et des grandes ONG environnementales.

Dans cette situation, lorsque après la signature de la CBD, on convint dans plusieurs îles d'Océanie (Vanuatu par exemple) de renforcer la gestion locale, en s'appuyant à la fois sur les savoirs et la chefferie traditionnels, il est extrêmement intéressant de noter que l'on a dû alors renforcer les pouvoirs de coercition des chefs, moins respectés aujourd'hui qu'autrefois, par l'intervention de la

police. Il s'agit là d'une reconstruction des savoirs et pouvoirs traditionnels, c'est-à-dire d'un processus d'innovation sociale.

Quand, en raison de la domination de l'économie de marché, la pression sur les ressources est devenue très forte et non soutenable (nombreuses disparitions d'espèces et biodiversité menacée), il faut en effet que le pouvoir central/national et le pouvoir global agissent ensemble pour renforcer pouvoir et savoir locaux qui seuls permettraient de gérer les ressources de façon durable. Il ne s'agit pas, comme on pourrait être tenté de le faire accroire, d'un retour à la situation antérieure. Ni la "tradition" (la "coutume" comme on le dit en Océanie), ni le pouvoir, ni le savoir, ne peuvent redevenir ce qu'ils étaient dans une société transformée par l'économie de marché et les mutations sociales qui l'ont accompagné.

Peut-on pallier les insuffisances des mécanismes de fonctionnement démocratique quant à la gestion des ressources, et instituer une "gouvernance" qui aura besoin de la police pour fonctionner ?

Il existe plusieurs voies à explorer avant d'en arriver à une telle extrémité. Voici par exemple le résumé d'un " Manuel pour la création de marchés de la biodiversité : Principaux Enjeux

L'érosion de la biodiversité a des conséquences très diverses. Certains ressentent cette perte comme ils ressentiraient la destruction d'une œuvre d'art : elle ne les touche pas directement, mais a des répercussions indirectes importantes. Pour d'autres, ce sont le mode de vie et les moyens de subsistance qui sont affectés par le recul de la biodiversité, avec à la clé des coûts mesurables élevés.

Trouver un juste milieu entre la conservation/l'utilisation durable et l'appauvrissement de la biodiversité nécessite de prendre en compte tous les effets de sa destruction. C'est en mettant en balance cette perte et les avantages éventuels que l'on peut assurer l'optimisation du bien-être social autant qu'économique de chacun. Les systèmes économiques fondés sur le jeu du marché sont à même de faire en sorte que cette pondération ait lieu, mais il faut pour cela que l'ensemble des incidences du recul de la biodiversité ou de son utilisation soient pleinement internalisées dans les transactions marchandes.

Cet ouvrage illustre comment les pouvoirs publics peuvent internaliser la perte de biodiversité par la création de marchés. Il préconise le recours aux marchés pour faire en sorte que nos préférences collectives pour la conservation et l'utilisation durable se reflètent dans les résultats économiques.

En conclusion nous pensons que la Nouvelle-Calédonie et en particulier la commune du Mont Dore qui offre une possibilité forte, de par sa diversité démographique, sa grande surface géographique et son positionnement dans un axe de développement extrêmement puissant, de devenir un espace d'expérience auquel pourraient être associées les conditions nécessaires et suffisantes au rapprochement des savoirs et savoirs faire de l'économie de marché.

Sur le plan éducatif nous privilégierions la mise en place d'un système d'éducation populaire des adultes via rencontres, conférences et partages de savoirs.

Se tourner essentiellement vers l'éducation des jeunes pour venir à bout de nos propres difficultés revient à dire que nos générations se sont, non seulement trompées, mais qu'en plus elles s'avèrent incapables de se corriger. Ceci est inacceptable.

Nos actions, nos questions, nos espoirs se nourrissent de notre insatiable curiosité et d'un optimisme mesuré mais constant à propos de l'humain. Ce que nous faisons c'est simplement

ouvrir les yeux et cela est à la portée de chacun d'entre vous.

24/11/2005

Didier BARON